

dans une attitude superbe, l'ennemi qui sur le coteau d'en face, s'apprête à livrer un assaut meurtrier. Ils ne tardent pas en effet à s'avancer le long du rivage, jusqu'en face de l'embouchure de la baie et de là, gagner à pas lents, l'arc tendu, prêts à tirer, le chemin moitié sable et vase, qui conduit, à mer basse, vers l'ilet, refuge des pauvres Maléchites. Ces derniers les attendent de pieds fermes, car il s'agit pour eux de défendre leurs femmes et leurs enfants ainsi que leur propre vie.

Les Iroquois le sentent bien, et ne s'avancent que lentement ; à portée d'arc, les flèches commencent à pleuvoir, se croisant dans l'espace qui sépare les combattants. Aussitôt s'élèvent des cris de rage et de douleur, on entend des râles d'agonie et des spasmes de blessés mourant ; cependant les Iroquois, sentant qu'ils vont avoir à lutter contre la mer qui monte et va les encercler, jettent leurs flèches et brandissent leurs tomahawks. Ce fut une mêlée atroce, horrible, indescriptible. Des membres pendent, détachés des corps ; les crânes se brisent, des os se fracturent sous les coups répétés de l'arme primitive des sauvages, et toutes ces blessures et ces corps pantelants, sont horribles à voir ; cependant les Iroquois sont obligés de retraire et trainant les blessés et laissant aux flots qui montent ceux des leurs qui ont perdu la vie dans le combat.

Les Iroquois, retirés sur la plage, méditent de nouveaux assauts ; les Micmacs profitent alors de ce moment de répit pour se retrancher derrière quelques palissades faites à la hâte, de perches, de petits sapins, de corps d'arbres accrochés au flanc aride de l'ilet, n'employant à ce travail que le monde disponible.

Aussi réussissent-ils à protéger encore jusqu'à ce que le secours, un secours inespéré, puisse leur venir en aide à temps.

L'Iroquois a vu s'élever ce travail effectif : il a souri, il a éigné de l'œil, il a pesé ses nouvelles chances d'arriver à son but : exterminer sûrement ce groupe de héros antiques. En effet, dès l'attaque suivante, les Iroquois allument d'énormes flambeaux d'écorce et, en bandes serrées, malgré les flèches parties de la caverne et du haut de la palissade, ils s'avancent au pied des retranchements et mettent le feu à cet ouvrage en bois sec, résineux et inflammable et dans un instant, l'incendie dévore l'œuvre de défense élevé au prix de tant de misères. Les

Iroquois se retirent un peu plus loin et attendent, en ricanant comme des démons, que leurs victimes sortent de la caverne pour les immoler sans pitié. Hélas ! ils n'attendent pas longtemps pour accomplir leur terrible besogne. Tous ceux d'entre les maléchites que la terreur, les blessures, l'âge ne condamnent point à être suffoqués, s'élançant avec l'énergie du désespoir et tombent sur les Iroquois qui n'ont pas de peine à les terrasser, à les exterminer jusqu'au dernier.

Tous, sans distinction d'âge et de sexe, périssent ou massacrés ou étouffés dans la caverne. Ils dépouillèrent les cadavres ; ils enlèvent au scalpel le plus de chevelures possible et partent en entonnant un chant de guerre, laissant au flanc du rocher sans regret les pauvres guerriers Micmacs dont l'extermination venait de donner à un ilet du Saint-Laurent le nom qu'il porte encore aujourd'hui : l'ilet au Massacre, du Bic. Et notre ami M. Taché, je dis ami, car il l'était de toute ma famille à plus d'un titre, termine ainsi l'histoire désolante que nous venons d'entendre :

"Longtemps, disent les récits populaires, on a observé les "ombres des massacrés errer le soir autour de l'ilet, et mêler "leurs gémissements aux bruits de la mer !

"Souvent on a vu, au sein des nuits sombres, des fantômes "armés de pâles flambeaux, danser, avec des contorsions horri- "bles sur les galets de la baie !

"C'est en harmonie avec ces traditions qu'on a désigné les "deux caps, qui limitent l'entrée de la baie du Bic, par les noms "lugubres de *Cap Enragé* et de *Cap aux Corbeaux*.

"Il n'y a pas encore bien des années que les restes des os "blanchis des Micmacs tapissaient le fond de la caverne au "massacre !

"Encore aujourd'hui, ce n'est pas le premier venu qui s'en "irait visiter ces lieux, par une nuit obscure, alors que le vent "gémît à travers les sapins et les crevasses des rochers, comme "une âme en peine."

MEIGHEN PAPERS, Series 3 (M.G. 26, I, Volume 114)

PUBLIC ARCHIVES
ARCHIVES PUBLIQUES
CANADA